Document généré le 14 juil. 2025 06:29

Sociologie et sociétés

Introduction : vers une science des systèmes symboliques ?
An Introduction: Towards a Science of Symbolic Systems
Introduction: lacia una ciencia de sistemas simbólicos

Christiane TREMBLAY-QUERIDO

Volume 5, numéro 2, novembre 1973

Sémiologie et idéologie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001804ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001804ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

TREMBLAY-QUERIDO, C. (1973). Introduction : vers une science des systèmes symboliques ? *Sociologie et sociétés*, *5*(2), 3–16. https://doi.org/10.7202/001804ar

Résumé de l'article

La définition de la sémiologie peut se situer au point de convergence de deux courants à savoir: la construction d'un modèle d'analyse des formes symboliques et la constitution d'une méthodologie qualitative pour les sciences humaines. Sur les bases de cette définition, une critique de la façon dont s'est posé depuis l'avènement du structuralisme, le problème d'analyse des significations, . aidera à.formuler le problème de la pertinence de la sémiologie pour l'analyse sociologique des idéologies.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Introduction: vers une science des systèmes symboliques?

CHRISTIANE TREMBLAY QUERIDO

> «C'est l'une des possibilités de la sémiologie, en tant que discipline ou discours sur le sens, que précisément elle donne des instruments d'analyse qui permettent de cerner l'idéologie dans les formes, c'est-à-dire là où on la cherche le moins en général. La portée idéologique des contenus, c'est une chose aperçue depuis très longtemps, mais le contenu idéologique des formes, c'est un peu, si vous voulez, l'une des grandes possibilités de travail du siècle.»
>
> ROLAND BARTHES[1]

POSER LE PROBLÈME d'une science des systèmes symboliques, c'est s'orienter vers l'étude des modèles qui permettent d'atteindre la signification des comportements symboliques de quelque nature qu'ils soient. Dans cette perspective, la culture est «communication», c'est-à-dire qu'elle est perçue comme un «système de symboles». On conçoit l'universalité du problème ainsi posé: nous vivons parmi les signes; une science générale de la signification embrasse l'ensemble des activités et des connaissances humaines. Défini en ces termes, le problème de la signification se situe à l'heure actuelle au centre des préoccupations de plusieurs spécialistes des sciences humaines.

1. *Lettres françaises*, juillet 1968, p. 13.

En effet, sous l'influence de la linguistique, à laquelle s'ajoutent celles de la logique, de la théorie de l'information, de la psychologie et de l'ethnologie, est en train de se développer une véritable science de la culture d'inspiration sémiologique. Après un tâtonnement de plus d'un demi-siècle, cette science naissante apparaît aujourd'hui comme une tentative pour réorganiser synthétiquement les sciences où la signification revêt des formes diverses; ce qui inclut la sémantique linguistique, la philosophie du sens, l'étude de la spécificité de l'art et de la littérature, l'analyse des idéologies et des techniques de persuasion.

D'un point de vue méthodologique, ce courant est également très important et ne peut être que salutaire pour les sciences humaines où l'emprise exercée par les méthodes quantitatives a fait que, trop souvent, on ne s'est pas rendu compte de la minceur des résultats obtenus. La faute n'incombe pas aux procédures quantitatives employées, mais aux défaillances de la conceptualisation qualitative qui rendent ces procédures inopérantes.

En effet, le développement des sciences humaines, celui de la sociologie en particulier, s'est accompagné d'une certaine dévalorisation, chez les chercheurs, des préoccupations méthodologiques. Les raisons en sont multiples: d'une part, la méthode scientifique dont s'inspire généralement la sociologie (méthode d'enquête) vient d'un modèle mathématique déjà hautement standardisé (théorie statistique); d'autre part, il y a eu coupure entre les théoriciens, soucieux en premier lieu de vérifier les domaines formels de leurs généralisations, et les tenants de la recherche empirique dont l'exactitude de la démarche n'a su dépasser le niveau descriptif. Plusieurs ont vu dans ce dernier phénomène une limitation, sinon un échec du modèle mathématique comme mesure des phénomènes sociaux.

Dans ce contexte, un modèle d'analyse qualitative de plus en plus rigoureux ne pourra que contribuer à combler l'hiatus qui existe entre les sciences de la nature, considérées comme quantitatives, et les sciences de l'homme qui, malgré les apparences souvent trompeuses, restent qualitatives.

La définition de la sémiologie se situe, dans notre optique, au point de convergence de ces deux courants: la construction d'une science des systèmes symboliques et la constitution d'une méthodologie qualitative pour les sciences humaines.

Cette double préoccupation, constante pour nous, explique en quelque sorte le choix du thème de ce présent numéro, *Sémiologie et idéologie,* que nous pourrions plus spécifiquement formuler ainsi: la sémiologie en tant que modèle d'analyse des processus symboliques peut-elle contribuer efficacement à une redéfinition de l'idéologie, ou encore quelle est la pertinence pour l'analyse sociologique des idéologies du développement d'une «méthode» sémiologique?

L'idéologie pose aux sciences humaines un problème fondamental: le problème du symbolique et de son rôle dans la société. Il nous a donc paru important, au moment même où une certaine pratique sociologique contemporaine, influencée par les acquisitions des recherches épistémologiques sur le

«fonctionnement symbolique», soulève la question du caractère même du discours scientifique, de ses fondements, de ses présupposés, de ses rapports à l'idéologie et à l'histoire, et cherche une méthode de «lecture du texte social» qui ne soit pas une herméneutique, d'élargir le débat pour nous demander quel rôle pourrait jouer la sémiologie dans cette recherche de démystification idéologique. C'est là, semble-t-il, la condition essentielle du droit à l'existence théorique de la sociologie.

1. SÉMIOLOGIE OU SCIENCE DE LA SIGNIFICATION

La sémiologie a été une science postulée avant d'exister. Depuis sa première formulation par Saussure, à partir de la notion de signe linguistique, biface signifiant et signifié, plus complètement élaborée par Hjelmslev (forme et substance, expression et contenu), la sémiologie a été en quelque sorte écrasée par le modèle linguistique. Dans sa première phase de développement, en effet, la sémiologie est apparue comme une translinguistique qui examine tous les systèmes de signes comme pouvant se rapporter aux lois du langage[2]. C'est l'époque où, sous l'impulsion principalement de Lévi-Strauss, Barthes, Greimas, le structuralisme s'est révélé un excellent instrument de description hors de la linguistique proprement dite, en particulier pour l'étude des formes sociales qui fonctionnent «à la manière d'une langue» (système de parenté, mythe, mode, etc.) et l'étude du langage littéraire.

Ces premières recherches sur le signe linguistique ont été par la suite élargies aux autres types d'unités signifiantes, par les rapports qu'entretiennent entre eux, le signifiant, le signifié et le référent de ces unités (symbole, indice et icône décrits par Pierce) sans que l'on puisse montrer comment ces systèmes pouvaient «signifier» indépendamment d'une formulation linguistique de la signification[3]. Il en résulte que, dans bien des cas, l'activité sémiotique a été réduite à un acte de simple dénomination; appeler des faits sociaux «signifiant», «signifié», «paradigme» ou «syntagme» n'avance en rien la connaissance.

Cette critique n'est pas étrangère au déplacement qui s'est produit dans les recherches récentes. Plutôt que de parler du rapport de «signification», on parle de plus en plus du rapport de «symbolisation», que l'on définit comme une relation seconde qui relie des entités homogènes, d'une manière non plus nécessaire comme fait le signe, mais motivée, et par là même révélatrice des mécanismes en œuvre dans une société. Le domaine du symbolique, en devenant aujourd'hui l'objet de la sémiologie, permettra sans doute à celle-ci de se poser comme discipline autonome.

Pour le moment, deux courants de pensée semblent se dessiner, l'un pour lequel la signification est un phénomène dont la connaissance positive seule ne

2. Pour une analyse de cette «première sémiologie» se rapporter à l'article de Eliseo Veron, «Remarques sur l'idéologie comme production de sens» (p. 45-70 du présent numéro).

3. Plusieurs auteurs mettent en doute la possibilité d'une sémiologie du non-linguistique. Pour Benveniste par exemple: «Toute sémiologie d'un système non linguistique doit emprunter le truchement de la langue et ne peut exister que dans et par la sémiologie de la langue» (*Semiotica*, n° 1-2, 1969, p. 1-12, p. 127-135).

peut rendre compte, dans l'étude duquel le chercheur est lui-même impliqué et qui fait de la sémiologie le fondement même de l'épistémologie des sciences humaines; l'autre pour lequel les problèmes de communication et d'information sont fondamentaux et constituent un objet d'étude dont les données relèvent du mesurable[4].

Quelle que soit l'orientation des chercheurs, le même problème retient leur attention, celui du rapport entre signifiant et signifié: la signifiance d'un système ne peut s'établir sans tenter une description du contenu du signifié; or, la substance (au sens hjelmslévien) du contenu pour être intelligible doit être confrontée ou au modèle logique ou au système culturel, c'est-à-dire à l'idéologie qu'expriment tous les systèmes signifiants. C'est dans ce sens que la sémiologie peut devenir le lieu de la remise en question des idéologies. Nous retrouvons ici notre problématique du départ.

Définie d'abord comme science des signes, la sémiologie apparaît donc aujourd'hui comme science du discours. Cette distinction est évidemment très positive pour qui veut décrire et expliciter les faits humains; mais comme il n'existe pas encore de théorie linguistique du discours ou de science du texte, la sémiologie se trouve par le fait confrontée à un problème majeur: celui de ses limites en tant que modèle descriptif. Il nous a donc paru pertinent, comme introduction à cette discussion sur la justification d'une méthode sémiologique, de faire le bilan de la façon dont s'est posé depuis l'avènement du structuralisme le problème de l'analyse des significations. Une détermination correcte de l'objet scientifique exige, il nous semble, qu'on ne réduise pas le structuralisme méthodologique à l'étude de tout ce qui est humain, en prenant pour acquis que le monde humain n'est fait que de langages qu'une sorte de panlinguistique devrait prendre pour objet.

Auparavant nous aimerions ouvrir une parenthèse. Parallèlement aux recherches que nous avons précédemment invoquées et qui ont été à l'origine de la conception de la sémiologie définie comme science de la signification, d'autres recherches ont posé à l'intérieur de la sémiologie le problème de l'idéologie; ce sont les travaux initiés en France par le groupe « Tel quel » sur le langage littéraire. Ces chercheurs voient dans la sémiologie le champ même de la théorie des idéologies. D'abord science empirique, à l'aide de formules logiques, mathématiques ou mêmes linguistiques, la sémiologie serait une mise en modèles des pratiques scientifiques; mais surtout discours nouveau, son rôle serait de penser « les pratiques signifiantes à travers les armes fournies par les domaines scientifiques ou philosophiques traitant de l'activité signifiante[5] ». La sémiologie est perçue ici comme une science critique qui devrait dévoiler comment la science naît dans l'idéologie, et ainsi devenir le lieu de la remise en question du discours scientifique, y compris de son propre discours, et ceci à partir d'une démarche qui cherche à intégrer à la fois la linguistique, la psychanalyse lacanienne et le matérialisme historique. La sémiologie n'est donc pas uniquement perçue, dans cette optique, comme science du discours; elle se veut en plus une théorie matérialiste du discours.

4. J.-R. Debove, *Recherches sur les systèmes signifiants*, Mouton, 1971, introduction, p. 7.
5. J. Kristeva, « La sémiologie: science critique ou critique de la science », dans *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 80-92.

Il nous semble difficile de rattacher cette démarche, purement épistémologique, aux recherches de la sémiologie de la «signification». Pour nous, la sémiologie doit se limiter à se définir comme modèle d'analyse des formes symboliques, c'est-à-dire être une mise en ordre des formes symboliques, et non une «interprétation» de leurs significations dans l'ensemble de la pratique sociale. C'est là en outre le rôle de la sociologie.

2. PROBLÉMATIQUES DES TRAVAUX SUR L'ANALYSE DES SIGNIFICATIONS

En sciences humaines, nous pouvons différencier deux approches à l'analyse des significations: soit que l'analyse se déroule à partir d'un «modèle *a priori*», soit au contraire que les résultats de l'analyse permettent de formuler un «modèle *a posteriori*».

La première approche correspond à la démarche classique de recherche en analyse de contenu. Les hypothèses initiales du chercheur sont formulées en une série de thèmes ou de catégories caractérisées par un niveau de finesse ou de généralité défini en fonction des objectifs de la recherche. La définition précise de ces catégories en compréhension et en extension, qui donne à l'ensemble un caractère systématique et en garantit l'objectivité, forme alors une structure rationnelle *a priori*, destinée à filtrer l'information recueillie, qu'on nomme généralement une grille d'analyse. Ce type d'analyse de contenu classique ne permet que d'étudier le contenu explicite puisque de la construction même de l'outil d'analyse dépend le niveau formel des résultats obtenus. Ces résultats prennent la forme d'un commentaire, destiné à expliquer le texte, sans aucun caractère rigoureux, si l'analyse est qualitative, ou celle d'un dénombrement statistique du matériel, si l'analyse est quantitative. Cette première approche est très limitée parce qu'elle ne tient compte d'aucune façon de la structure linguistique du texte; elle repose sur le postulat de l'immédiateté du sens et de son univocité. Il ne faut cependant pas mésestimer son côté positif: cette analyse se prête au traitement numérique; elle peut donc être prédictive. D'où son attrait pour les sociologues.

La seconde approche consiste à traiter les données à un niveau plus fin, au niveau de l'expression linguistique elle-même, par une analyse de la structure sémantique des données. C'est à ce type d'analyse qui cherche à atteindre le contenu implicite de la communication qu'on a donné le nom d'analyse interne ou de structuralisme.

2.1. LE STRUCTURALISME

Les linguistes ont été les premiers à réfléchir sur un certain nombre de grands problèmes méthodologiques dont la portée dépasse le cadre de la linguistique — nécessité de repérer, de décrire et de classer les objets avant tout essai d'explication par des facteurs extérieurs; nécessité de recourir à une analyse purement relationnelle. Comme l'a défini Hjelmslev, l'étude immanente doit précéder, et est la condition de toute étude transcendante de l'objet, quel

qu'il soit. Or, entreprendre l'étude immanente, cela signifie tout d'abord que l'on postule dans l'objet l'existence d'une structure spécifique et, en second lieu, cela signifie que le système sera décrit en termes strictement relationnels. L'analyse structurale décrit des réseaux de relations où les relations sont premières par rapport aux termes.

Cette définition du structuralisme est à l'origine du développement des méthodes structuralistes, méthodes qui se sont avérées si significatives pour plusieurs directives fondamentales de la méthodologie des sciences humaines.

Avant d'être une théorie, certains diront plus brutalement une idéologie, le structuralisme est une méthode d'analyse, et c'est sous cet aspect uniquement que nous voulons le considérer. Mais même comme méthode d'analyse, il a été sujet à maintes interprétations, débats, voire même polémiques, à cause de ses nombreuses facettes et surtout des utilisations multiples qui en ont été faites.

En effet, se basant sur l'exemple de la linguistique, le structuralisme fut par la suite appliqué aux recherches anthropologiques, en particulier à l'étude des mythes, qui sont de la nature du langage (Lévi-Strauss); à l'étude des structures de l'inconscient telles qu'elles sont appréhendées dans le discours psychanalitique (J. Lacan); à l'étude des structures des arts plastiques (P. Francastel); aux structures musicales où Lévi-Strauss croit avoir trouvé le prototype de l'activité structurale; également à l'étude des structures littéraires, le langage littéraire formé à partir du langage ordinaire apparaissant, du moins du point de vue du critique littéraire, comme un langage par excellence (Barthes).

À cause de son caractère systématique — le structuralisme suppose la mise à jour d'un ordre définissant des règles de combinaisons et de permutation liant les différents termes qui sont mis en jeu dans un domaine déterminé — on a souvent confondu le structuralisme avec le formalisme de l'école russe. Mais il y a une différence essentielle entre ces deux courants, laquelle vient de l'attitude très différente qu'ils supposent envers le concret, et que Lévi-Strauss a mise en relief: « À l'inverse du formalisme, le structuralisme refuse d'opposer le concret à l'abstrait, et de reconnaître au second terme une valeur privilégiée. La forme se définit, par opposition à une matière qui lui est étrangère, mais la structure n'a pas de contenu distinct; elle est le contenu même appréhendé dans une organisation logique conçue comme propriété du réel[6]. »

Le structuralisme nous apparaît donc cette méthode qui cherche à découvrir les relations intimes qui donnent aux langages leurs formes et leurs fonctions, méthode propre à mettre en évidence l'intelligibilité des faits humains. La visée du structuralisme semble avoir été de fournir un principe d'explication universel de l'homme à travers ses manifestations les plus diverses, en partant du postulat que le langage, ou plus généralement la *fonction symbolique*, est le caractère le plus propre à définir l'homme.

Ce qui nous permet de préciser que les structuralistes ont en fait cherché à définir les bases d'une science des signes qui inclurait non seulement les

6. Lévi-Strauss, « La structure et la forme », *Cahiers de l'I.S.E.A.*, n° 99 (série M, n° 7), mars 1960, p. 20.

langages mentionnés, mais tout système de signes. Dans notre optique, il y a donc identité de perspective entre le structuralisme et la sémiologie telle que nous l'avons précédemment définie. Les deux termes deviennent dans le contexte synonymes.

2.1.1. *Le structuralisme linguistique*

Mais la linguistique, et en particulier la linguistique structurale, jusqu'à ces dernières années, s'est développée dans un contexte purement formel, et a travaillé sans avoir recours aux significations. Certains linguistes, dont Hjelmslev, Martinet, Bloomfield, ont même nié la possibilité d'une théorie sémantique structurale. Pour eux, l'étude de la signification ne relevait pas de la linguistique, mais des sciences concrètes qui étudient telle ou telle partie de la réalité.

Cette position de la linguistique explique, dans une certaine mesure, l'ambiguïté et les critiques faites à l'application du structuralisme dans les autres domaines des sciences de l'homme. Comme les travaux du structuralisme linguistique portent sur l'aspect phonologique du langage, il est compréhensible que l'on se pose des questions sur la validité de ces méthodes appliquées à l'étude des phénomènes comme la parenté, le mythe ou la mode. Un certain retour aux concepts linguistiques qui ont servi de base aux méthodes structuralistes nous paraît donc nécessaire pour juger de la validité de cette approche.

2.1.2. *Les concepts clefs*

À partir de l'opposition première entre la parole, ensemble de processus observables, et la langue, système qui sous-tend le processus, les principaux artisans du structuralisme, dont en particulier Hjelmslev, ont en effet élaboré un certain nombre de concepts de base qui déterminent les différents niveaux d'analyse du langage et sont en quelque sorte les pivots du structuralisme. Ce sont les concepts dichotomiques langue/parole, plan de l'expression/plan du contenu, forme/substance, axe paradigmatique/axe syntagmatique.

De tous ces concepts, la dichotomie saussurienne langue/parole qui, d'une part, oppose des phénomènes directement observables et présente un caractère de succession linéaire (la parole) et, d'autre part, un (ou des) système(s) non directement observable(s) dégagé(s) par abstraction à partir de la parole, et présentant la forme d'une structure multidimensionnelle, organisée hiérarchiquement (la langue), a été sans aucun doute la plus riche en développements extra-linguistiques.

En anthropologie, en particulier, cette notion a connu un développement très important. Chez Lévi-Strauss, cette dualité du procès et du système se retrouve dans l'opposition entre ordre de l'événement et ordre de la structure. Pour Lévi-Strauss, en effet, qui se rallie à la position de Hjelmslev, le langage ne se réduit pas aux événements, aux changements (parole) qui sont accessibles au niveau de l'expérience vécue, mais il existe une constante, qui n'est pas quelque réalité extérieure au langage, qui fait qu'une langue est langue, quelle que soit cette langue. En conséquence, l'analyse ne peut se donner pour première tâche que de rechercher le système sous-jacent donné par

l'expérience, d'où il conclut que ce ne sont pas les contenus qui sont inconscients mais les formes, c'est-à-dire les systèmes, tels que le langage, les mythes, établissant la communication entre les hommes à différents niveaux, et dont l'ensemble constitue ce qu'il appelle la fonction symbolique.

Cependant cette dualité entre le vécu et le conçu est irréductible car les deux termes sont rigoureusement complémentaires. L'expérience n'a affaire qu'à des procès et la seule manière d'en parler scientifiquement est de dégager les systèmes sous-jacents. Il est important de reconnaître cette dualité irréductible entre les deux plans, et leur complémentarité, car le malaise qui saisit toutes les tentatives d'objectivation réalisées en sciences humaines, en particulier tous les débats et critiques faits au structuralisme (les positions de Ricœur, par exemple, sur l'interprétation herméneutique par rapport à l'analyse structurale), vient de la non-compréhension de cette dualité, du double renvoi du fait humain à des structures et à des significations.

À partir de cette première dichotomie langue/parole, ce qui distingue le langage des autres systèmes symboliques, c'est la nécessité de séparer les deux plans, de l'expression et du contenu, et de reconnaître chez chacun d'eux une forme et une substance. Cette distinction introduite par Hjelmslev a été très importante dans l'étude du signe sémiologique. Elle a permis de classer les systèmes de signes en deux grandes catégories suivant que: 1) il est nécessaire de postuler deux formes différentes, l'une pour l'expression et l'autre pour le contenu, sans conformité entre elles (comme dans le cas du langage); ou 2) au contraire, une seule forme peut être posée, à chaque unité d'expression correspondant biunivoquement une unité de contenu (comme c'est le cas pour les jeux, tel le jeu d'échecs).

Les unités des deux plans ainsi définis sont soumises à deux types d'organisation par combinaison le long de la chaîne du discours, selon l'axe syntagmatique, et par substitution, sélection parmi les termes du système, selon l'axe paradigmatique.

L'axe paradigmatique est le niveau de la sémantique, du lexique, où chaque unité tire sa signification de sa place et de ses rapports avec les autres unités, l'ensemble formant un système d'où le nom de paradigmatique donné à cet axe. L'axe syntagmatique est le niveau d'étude des syntagmes, c'est-à-dire des combinaisons de signes ayant des rapports fonctionnels. Dans la langue, le syntagme idéal est la phrase, parce que dans une phrase les rapports entre les termes forment une unité complète. La linguistique se termine à la phrase, l'unité maximale structurable, et dans l'état actuel des recherches il est impossible d'élargir la saisie syntaxique de la signification au-delà de la phrase.

Ce n'est que récemment, depuis l'avènement de la linguistique transformationnelle que l'on peut définir comme un deuxième courant structuraliste, que la linguistique a reconnu la nécessité de distinguer les axes syntagmatique et paradigmatique et de décrire les éléments linguistiques en termes de relations qu'ils contractent avec les autres éléments, quel que soit le rang de ces éléments.

Les écoles précédentes se sont caractérisées par une tendance à privilégier l'un des deux axes au détriment de l'autre. Dans la sémantique

traditionnelle, l'accent est mis sur la dimension paradigmatique; *l'étude de la signification se fait indépendamment de la syntaxe.* Les recherches de la sémantique structurale ont été des travaux de *structuration du lexique.*

Cette tendance s'est également manifestée dans les domaines des sciences humaines qui se sont inspirées du modèle linguistique; ce qui a amené les chercheurs à se poser la question: existe-t-il des systèmes symboliques tels que l'on puisse rendre compte de leur structure uniquement en termes paradigmatiques? C'est ce qu'a tenté de démontrer Lévi-Strauss dans son étude du mythe, et c'est la question qui demeure encore aujourd'hui au centre des débats sur les fondements méthodologiques de la sémiologie.

Ce tour d'horizon des concepts de base du structuralisme avait pour but de nous permettre de souligner un aspect important concernant l'application du modèle linguistique aux sciences humaines. La linguistique structurale, comme méthode scientifique, n'est apte (nous venons de le voir) à nous fournir qu'un inventaire des structures partielles (phrases) dont il reste à découvrir les relations, puisque la sémiologie s'intéresse au «discours», à la logique des enchaînements comme unité autonome.

En faisant du structuralisme un modèle d'analyse du discours, les sciences humaines sont donc parties d'une hypothèse fort ambitieuse, mais sans fondement scientifique, celle de l'analogie entre le discours et le lexique: selon cette hypothèse, il existerait différentes unités du discours[7] qui seraient dans des relations identiques à celles que l'on trouve entre les différentes unités du lexique, c'est-à-dire dans des relations d'opposition et de corrélation.

Ce qui revient à créer un plan paradigmatique du discours, équivalent à une taxonomie. Mais comme en sciences humaines ces études ont visé surtout le découpage de la réalité propre à une culture donnée (plus que les mots, ce sont les concepts que l'on a cherché à classer), elles sont restées prisonnières du cadre scientifique dans lequel elles ont été élaborées et dépendantes des «visions du monde» de l'analyste. Le structuralisme en sciences humaines reste donc une entreprise à plusieurs points de vue subjective.

En effet nous ne pouvons identifier un signifiant et le nommer qu'en lui attribuant, au moins implicitement, une signification. Isoler quelques structures signifiantes[8] d'un système symbolique, c'est reconnaître ces structures comme les plus pertinentes par rapport aux idées que nous nous proposons d'exposer sur cette réalité; c'est donc déjà se placer dans une perspective interprétative. Dans ce sens, toute analyse structurale devient inévitablement la vérification d'hypothèses à la fois historique et sociologique et cela peut se produire même contre la volonté et à l'insu de l'observateur.

Cette mise au point n'a pas eu pour but de mésestimer l'importance de l'approche structurale. Les analyses structurales ont eu l'immense mérite de

7. À ces unités, Lévi-Strauss a donné le nom de mythème. Barthes, partant des mêmes prémisses dans sa recherche sur le discours de la mode, détermine des «énoncés de mode». On retrouve également ce même type d'unités dans tous les travaux de recherches sur la structuration du récit.

8. Le structuralisme cherche à dégager des modèles qui montrent l'agencement de certains faits dans un champ d'observation donné en isolant les variables constitutives de tels modèles, c'est-à-dire les traits distinctifs qu'il paraît juste de considérer pour expliquer et, le cas échéant, prévoir l'enchaînement de ces faits.

mettre à jour des mécanismes de fonctionnement du système signifiant: logique du système de parenté, logique du système de la mode, etc., mais comme ces études sont restées prisonnières du cadre scientifique dans lequel elles ont été élaborées, certains structuralistes ont eu tendance à confondre logique interne, système signifiant et idéologie.

2.2. L'ANALYSE DU DISCOURS

2.2.1. *La grammaire générative*

La linguistique moderne a mis entre parenthèses la question du discours. La théorie de la grammaire générative comporte les éléments d'une théorie sémantique, même si elle est peu explicite dans les analyses, *mais non une théorie de la signification.*

Dans ses travaux, Chomsky part de la distinction entre la notion de compétence et celle de performance, c'est-à-dire entre une théorie grammaticale et une théorie du contexte. Cette distinction est très proche de l'opposition saussurienne entre langue et parole: la compétence (la langue) représente le savoir linguistique implicite des sujets parlants, le «système grammatical présent virtuellement dans chaque cerveau[9]»; la performance (la parole) représente au contraire l'actualisation, ou la manifestation de ce système dans une multitude d'actes concrets chaque fois différents.

Pour Chomsky, l'étude de la compétence doit être préalable à celle de la performance. Il justifie ce choix lorsqu'il établit la distinction entre l'étude de la compétence et celle du rôle que jouent dans la communication le contexte linguistique (extérieur à la phrase) et le contexte de situation. Selon lui, le contexte fait partie de la performance; il est l'un des nombreux facteurs qui interviennent dans la performance. Réfutant la conception de l'école anglaise de linguistique selon laquelle toute théorie de l'interprétation des phrases repose de façon essentielle sur l'étude du contexte, il postule au contraire que tout sujet parlant de par sa compétence possède les connaissances implicites qui lui permettent de comprendre les phrases, ceci en l'absence de toute référence à un contexte quelconque. Cela ne veut pas dire que, dans la perspective de Chomsky, le contexte ne joue aucun rôle, mais que l'étude de ce rôle doit être subordonnée à l'étude de la grammaire des phrases, car une théorie du contexte impliquerait, à la limite, une connaissance totale de la réalité — donc que la science soit achevée.

Il en résulte que, d'un point de vue linguistique, deux types uniquement d'analyse du discours sont concevables: *a)* soit que l'on parte de l'hypothèse que le discours est une suite de phrases; dans ce cas les règles seront celles d'une combinatoire de même nature que celle qui permet l'établissement d'une grammaire distributionnelle, les récurrences constatées fondant les classes de phrases et les règles de succession. C'est la position de Z. Harris[10], l'une des tentatives des plus fructueuses d'analyse du discours en linguistique[11]: *b)* soit

9. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1965, p. 30.
10. Z. Harris, *Discours Analysis*, Paris, Mouton, 1963.
11. La méthode proposée par Harris est purement formelle; elle se fonde sur l'occurrence des morphèmes comme éléments isolables. Elle ne dépend pas de la connaissance du sens spécifique de chaque morphème que peut avoir l'analyste et ne nous apprend rien de nouveau sur le sens particulier de chacun des morphèmes qui figurent dans le discours en question. Ce que ce type d'analyse nous permet d'atteindre n'est pas ce que le texte dit (sa signification) mais comment il le dit.

que l'on parte du discours comme résultat de transformations opérées sur des phrases de la structure profonde sous-jacente et dont la nature dépend des marqueurs qui les définissent, le discours présupposant une logique des enchaînements (modèle de compétence) mais s'en distinguant, puisqu'il dépend dans sa réalisation des facteurs divers qui entrent dans le modèle de performance. C'est la position de Chomsky.

La linguistique a donc mis entre parenthèses le problème du «discours» tel qu'il se pose pour les sciences humaines. L'étude de la logique des enchaînements qui sous-tend tout texte se distingue de l'étude de la signification des énoncés. Celle-ci entre dans ce que Chomsky appelle la performance et de ce fait relève d'un modèle de la communication.

En effet, pour déterminer le «sens du texte», on doit se fonder sur l'opposition émetteur/récepteur. Le récepteur a accès au sens parce qu'il a en main tout ce qu'a produit l'émetteur, ce qui comprend, en plus du sujet parlant, les institutions, les circonstances qui relèvent du texte et de l'émetteur, c'est-à-dire les «conditions de production» du texte. La signification devient ainsi une relation sociale donnée, un système complexe de rapports interhumains qui permet à un objet matériel de devenir signe. Pour aborder le problème de la signification, il faut donc abandonner la conception du «texte objet», c'est-à-dire du texte dit, quels que soient son origine, son destinataire, son efficacité, pour celle d'«acte constitutif du texte», c'est-à-dire opposer au concept d'énoncé, celui de discours. L'énoncé, c'est la suite des phrases émises entre deux blancs sémantiques, deux arrêts de la communication; le discours, «c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne».

Ceci indique que, contrairement à l'énoncé, le discours n'est discours que par rapport à ce qui le conditionne, qu'il faut donc l'envisager en termes de processus et non pas statiquement comme énoncé. Le discours n'est discours que rapporté à ses conditions de production.

2.2.2. *La socio-linguistique*

C'est à partir de ces premières études linguistiques que certains cherchent à l'heure actuelle un type spécifique d'articulation avec l'extra-linguistique dans le cadre de la socio-linguistique du discours. Ces recherches, échappant au positivisme, constituent un effort sans précédent pour établir une relation avec le contexte extra-linguistique, pour réintroduire la relation entre le locuteur, le destinataire et le cadre institutionnel dans lequel le discours se produit.

Cette nécessité de faire appel à l'extra-linguistique a été exposée avec netteté, en particulier, par D. Slatka[12] lorsqu'il introduit au niveau même de la compétence linguistique l'instance de l'idéologie. Il définit l'idéologie comme un processus de communication implicite qui détermine les pratiques discursives et autres des individus constitués en sujets. D'où il conclut qu'une prati-

12. D. Slatka, «Esquisse d'une théorie lexico-sémantique: pour une analyse du texte politique», *Langages*, n° 23, septembre 1971, p. 87-134. Pour une description des travaux faits dans cette perspective se rapporter au n° 23 de la revue *Langages*, consacré à l'analyse du discours politique. Nous considérons également que les recherches de Michel Pêcheux, sur l'analyse automatique du discours, et celles de Régine Robin, sur les rapports de l'histoire à la linguistique, se situent dans cette perspective.

que discursive ne peut s'expliquer qu'en fonction d'une double compétence: à une compétence spécifique linguistique s'ajoute une compétence générale (idéologique) qui «rend implicitement possible la totalité des actions et des significations nouvelles». Introduire au niveau de la compétence l'instance de l'idéologie, c'est montrer que l'analyse interne ne saurait épuiser la signification du discours (l'analyse interne permet d'ordonner l'idéologie, mais ce qu'elle signifie socialement est hors de son champ); c'est également s'orienter vers une problématique de l'articulation des pratiques discursives sur les pratiques non discursives au sein d'une formation sociale donnée. C'est donc inscrire l'analyse du discours dans une théorie marxiste des idéologies, qui seule, selon Slatka, permet de rendre compte de la compétence générale. Ces recherches débouchent sur la confection d'un modèle d'analyse des «conditions de production» d'un discours et ne sont pas à notre avis de l'ordre de la sémiologie. Celle-ci en tant que méthode doit s'attarder uniquement à relever les éléments linguistiques (traits sémantiques) constitutifs de l'idéologie[13].

Les recherches sur les concepts linguistiques aptes à rendre compte des phénomènes idéologiques sont encore à l'état embryonnaire. Nous pensons en particulier aux recherches sur les notions d'énonciation, de présupposition, de connotation, qui nous paraissent des éléments fondamentaux dans l'élaboration d'une linguistique du discours. La connotation en particulier, qui fait appel au code culturel et idéologique d'un pays, d'une classe ou d'un groupe, peut être un des jalons certes des plus aventureux et des moins formalisés (cette notion n'est pas simple à saisir et a donné lieu à toutes sortes d'interprétation) mais certainement des plus fructueux d'une théorie du discours.

Cette critique trop succincte et forcément incomplète des tentatives d'analyse des significations dans les sciences humaines n'avait d'autres ambitions que de désigner le lieu d'un problème.

La possibilité d'une sémiologie comme modèle d'analyse des formes symboliques reste une question ouverte. Il nous manque une théorie du discours tout comme il nous manque une théorie des idéologies. C'est en ces termes que les collaborateurs de ce numéro se sont posé le problème des fondements épistémologiques et méthodologiques de la sémiologie et de ses rapports à une théorie des idéologies.

Nous osons espérer que leurs réflexions favoriseront un dialogue commun entre sémiologues et sociologues qui, à l'intérieur de leurs disciplines respectives, se sont également posé le problème des formations idéologiques.

RÉSUMÉ

La définition de la sémiologie peut se situer au point de convergence de deux courants à savoir: la construction d'un modèle d'analyse des formes symboliques et la constitution d'une méthodologie qualitative pour les sciences humaines. Sur les bases de cette définition, une critique de la façon dont s'est posé depuis l'avènement du structuralisme, le problème d'analyse des significations,

13. Nous adoptons sur ce point une position identique à celle prise par J.-J. Nattiez dans ce présent numéro.

aidera à formuler le problème de la pertinence de la sémiologie pour l'analyse sociologique des idéologies.

ABSTRACT

[*An Introduction: Towards a Science of Symbolic Systems*] Semiology defines itself where two currents of thinking converge, namely the development of a way of analyzing symbolic forms and the development of a qualitative methodology for the human sciences. On the basis of this definition one may criticise the way the process of symbol formation has been analyzed since the beginning of structuralism. This criticism will help show how semiology is pertinent for a sociological analysis of ideologies.

RESUMEN

[*Introduction: lacia una ciencia de sistemas simbólicos*] La definición de la semiología puede situarse en el punto de convergencia de dos corrientes: la construcción de un modelo de análisis de formas simbólicas y la constitución de una metodológia cualitativa para ciencias humanas. Sobre les bases de esta definición, una crítica de la manera, como se ha establecido despues del advenimiento del estructuralismo, el problema del análisis de las significaciones, ayudara a formular el problema de la pertinencia de la semiología en el análisis sociológico de las ideologias.